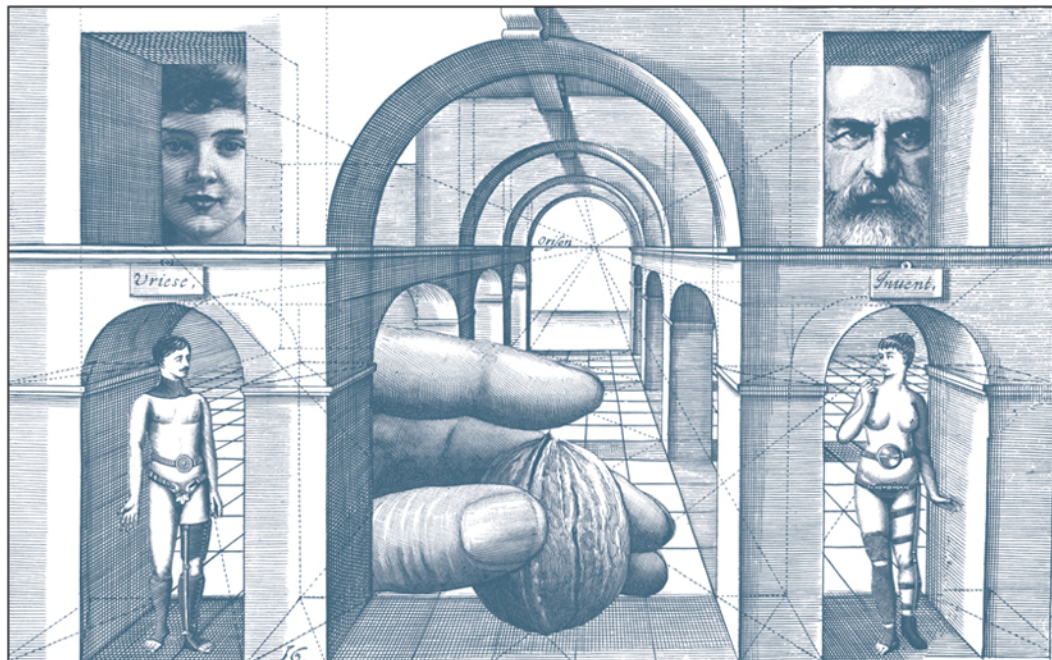


Diane Schoemperlen

(Traduit de l'anglais par Dominique Fortier)

# UNE AFFAIRE DE PERSPECTIVE

Septième récit extrait d'*Encyclopédie du monde visible*



alto

*Pour mon fils, Alexander,  
qui a déjà dit regretter qu'il n'y ait pas  
d'images dans mes livres*



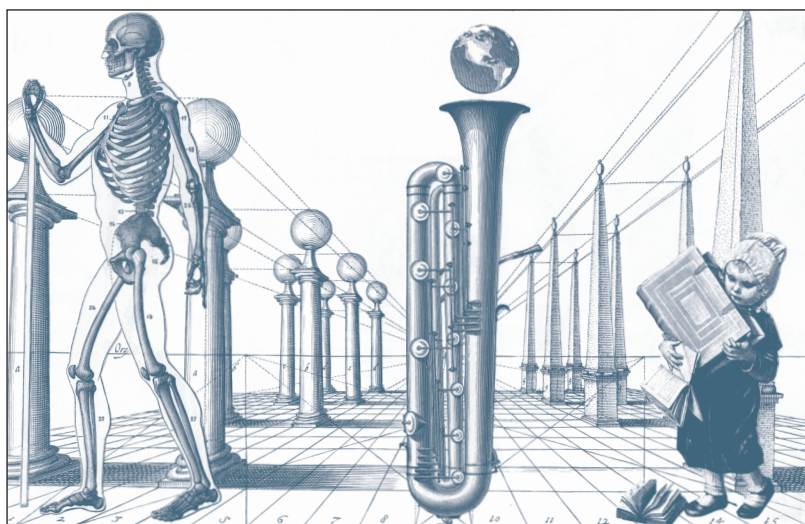


UNE AFFAIRE  
DE PERSPECTIVE



Les Mayas croient qu'au début de l'histoire, lorsque les dieux nous donnèrent la vie, nous autres les humains étions capables de voir plus loin que l'horizon. Aussi, à peine nous eurent-ils créés, les dieux nous jetèrent de la poussière dans les yeux pour nous ôter ce pouvoir.

— Eduardo Galeano, *Le livre des étreintes*  
(traduction de Pierre Guillaumin)



L'horizon est un état d'esprit, une illusion d'optique, ce lieu mythique vers lequel nous nous sommes tous convaincus que nous avançons. Mais au fur et à mesure qu'on s'en approche, l'horizon s'éloigne, et le point de fuite devient le vortex dans lequel nous souhaitons tous être aspirés.

Il est maintenant reconnu que la Terre est une sphère pivotant sur son axe autour du Soleil ; pourtant, il reste plus facile de croire que le

monde est plat et immobile. Nous tenons la perspective pour acquise, comme si nous savions dès la naissance qu'en s'éloignant toutes les lignes parallèles doivent converger à l'horizon, comme si le point de fuite était la marmite d'or au pied de l'arc-en-ciel. Tout ce qui monte doit converger.

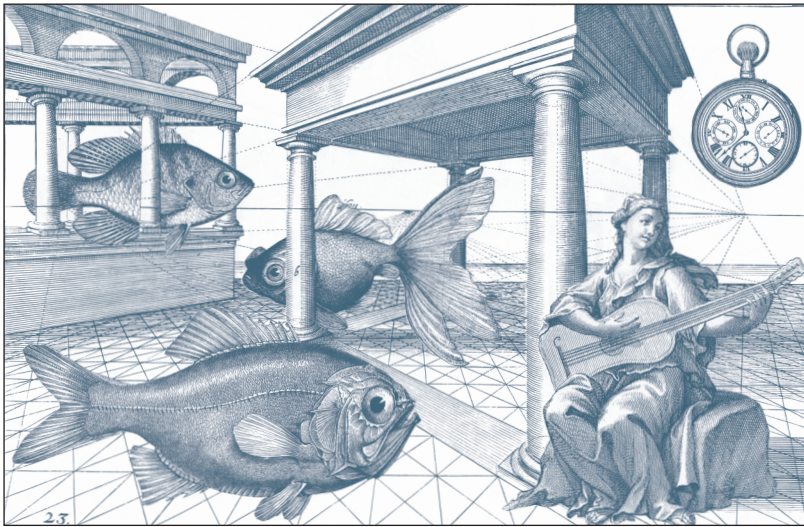
Tout repose sur la géométrie, la hiérarchie des points et des lignes, des angles et des plans : verticaux, horizontaux, inclinés, obliques, aigus, obtus. Plus un objet est éloigné dans l'espace et plus il semble petit. Dans ce contexte, le mot *objet* signifie aussi la surface de la Terre, la mer, le ciel et tous les êtres vivants. Dans ce contexte, les mots *dans l'espace* signifient aussi *dans le temps*. Les objets et leur réflexion ont toujours le même point de fuite. On nous a souvent répété qu'il faut le voir pour le croire, mais en vérité, on ne peut jamais voir les choses telles qu'elles sont réellement. Tout dépend de la façon dont vous les regardez.

En ce qui a trait aux lois de la perspective, je suis perplexe vis-à-vis de la tâche infinie consistant à y inscrire des choses. Le vertige me gagne. Je vieillis au même rythme que tout le monde. Je crains de devenir l'une de ces personnes toujours en train de demander : « Où s'en va le monde ? » Comme si elles n'en faisaient plus partie. Comme si elles avaient les mains liées. L'angle de réflexion est égal à l'angle d'incidence.

Dans le but d'élargir mes horizons, je me suis déjà rendue seule dans une île des tropiques où l'air était tiède comme l'eau d'un bain, l'humidité épaisse comme un poisson. Elle me heurtait les épaules et me mordillait les cuisses. À la maison, le poisson que je préfère est le saumon. Quand la chair rouge et ferme glisse dans ma gorge, je me plais à imaginer des saumons remontant le courant pour frayer : un élan urgent, primordial, obsédé mais pas hystérique. La majorité des poissons ne dorment jamais. Ils sont toujours en mouvement, yeux ouverts. Mais l'on sait que certains poissons sommeillent appuyés sur

des cailloux ou dressés sur leur queue. Pour déterminer l'âge approximatif d'un poisson, examinez les cercles de croissance que forment ses écailles. Procédez à cet examen avant de le faire cuire. La technique fonctionne aussi pour les arbres, mais seulement une fois que vous les avez coupés.

Lors de ce séjour sous les tropiques, je voyageais léger. J'ai porté la même robe bain-de-soleil rose quatre jours d'affilée. Tous les soirs, je lavais ma petite culotte dans le lavabo de la salle de bains de l'hôtel. Le matin, elle était encore humide, mais je l'enfilais quand même. Je regrettais de ne pas avoir apporté de chapeau pour protéger ma tête du soleil, qui était plus proche là-bas et, par le fait même, naturellement, plus gros, plus rond, blanc. Le cinquième jour, j'ai acheté un chapeau à un homme dans le hall de l'hôtel, mais il était trop tard. J'étais déjà étourdie toute la journée et, pendant la nuit, le lit tournait. Cette grosse boule suspendue au-dessus de ma tête s'était muée en un bourdonnement constant dans un coin de mon crâne. Même à minuit, la couleur derrière mes paupières était blanche.



L'homme qui m'a vendu le chapeau m'a dit qu'un massacre avait eu lieu à cet endroit précis deux siècles plus tôt. Il m'a raconté que des milliers d'autochtones avaient été tués, mais n'a pas dit pourquoi ni par qui. Dans ce genre de situation, on présume automatiquement que les agresseurs étaient blancs. Il a dit qu'il y avait des os sous le portique. Dans mes rêves, cette nuit-là, il y avait de la musique et des os, la première désaccordée, les seconds hors contexte. La musique était grêle, les os étaient lisses et blanchis, comme du bois flotté.

Dans toutes les directions, l'horizon était simplement la rencontre de la mer et du ciel. À certaines heures du jour, il était difficile de dire où finissait la mer et où commençait le ciel. À certaines heures du jour, cela n'avait plus d'importance. Peut-être était-ce la véritable raison de ma venue dans l'île. À la maison, l'horizon est toujours obscurci par de hauts édifices, de grands arbres, par des souvenirs bons et mauvais. Même quand je me tiens debout sur la tête, je suis incapable de le voir.

Dans l'île, on entendait souvent dans le lointain un bruit semblable au vrombissement d'un moteur à réaction, un avion en train d'atterrir ou de décoller, comme si des centaines de personnes allaient partir ou arriver incessamment.

Par-dessus mon épaule, il y avait toujours le tic-tac d'une horloge.

Le temps a toujours été un problème de taille. Qu'on en ait trop ou pas assez, qu'il s'écoule trop vite ou trop lentement, le temps demeure une avenue à sens unique. Nous ne pouvons qu'avancer, nous ne pouvons jamais reculer, sauf dans nos esprits qui, comme la météo, le gouvernement et l'amour, sont peu fiables et souvent source d'exaspération. Le temps, comme la gravité, est irréfutable : une boule de verre transparente qui roule le long d'une côte argentée. Le souvenir

n'est ni plus ni moins qu'une tentative persistante de repousser cette boule en haut de la pente.

Je m'imagine en train de me rendre à la maison que j'habitais il y a trente ans pour découvrir qu'elle a disparu. L'endroit où elle se trouvait autrefois est maintenant un terrain vague où poussent des pissenlits, de l'herbe à poux et des verges d'or. Quelqu'un s'y est débarrassé d'un vieux canapé vert et d'un poste de télévision dont l'écran est fracassé et les entrailles répandues. Je m'assois sur le canapé et fais semblant de regarder *The Ed Sullivan Show* un dimanche soir avec mes parents. Les voisins que je connaissais sont morts ou bien ils ont grandi et ont déménagé comme je l'ai fait. Leurs maisons sont toutes habitées par des inconnus qui me lancent des coups d'œil suspicieux. Le champ où j'ai joué à la balle molle est maintenant un stationnement. Le dépanneur où j'achetais des bandes dessinées romantiques et des Popsicle bleus d'une vieille dame avec un filet sur les cheveux est maintenant un comptoir de restauration rapide. Ce genre de choses arrive tous les jours. C'est la nature du progrès.

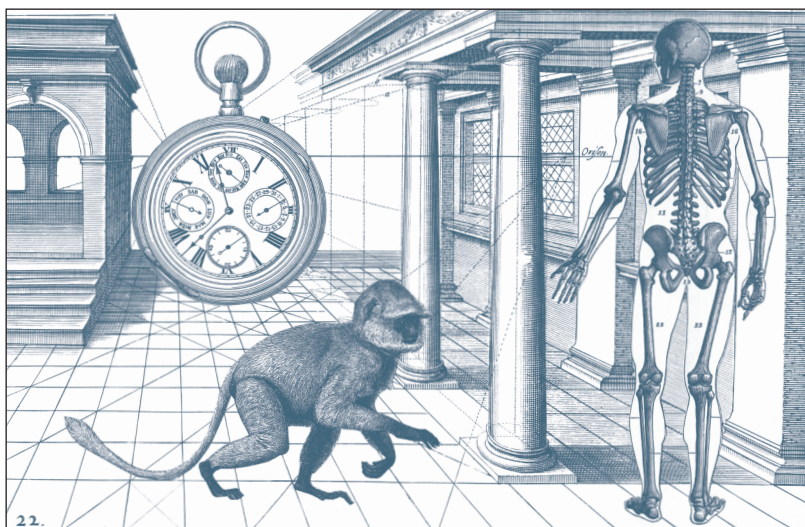
Tout est plus petit, sauf les arbres qui sont plus hauts mais plus rares, et malades. La rue que je n'avais pas le droit de traverser est maintenant si étroite que, si je me tiens au milieu, les bras étendus, j'arrive presque à toucher les voitures garées de chaque côté. Cela aussi est une affaire de perspective. Le passé, comme n'importe quel autre objet, a rétréci avec la distance et le passage du temps. C'est la nature de la nostalgie.

Regardez derrière vous avec émerveillement. Regardez derrière vous aussi loin que vous le pouvez. Tous les souvenirs possèdent leurs propres points de fuite. Je tourne les talons et m'en vais. À ce moment-là, je découvre que j'ai des yeux derrière la tête.

Bien sûr, j'ai changé, moi aussi. Je suis plus vieille, plus grande, grisonnante, et (supposément, peut-être) un peu plus sage aussi. La

plupart des gens ont du mal avec le changement. Je ne fais pas exception à la règle. Il est encore quelques illusions et attentes élémentaires auxquelles je m'accrocherais avec plaisir si le temps m'en laissait le loisir.

Mon propre passé ne me semble désormais guère plus qu'un habile numéro de ventriloque. La plupart du temps, le présent me fait l'effet d'une promesse brisée. Je ne suis pas celle que j'ai été amenée à croire que je serais. Et en ce moment, je ne sais de l'avenir rien de plus que ce que j'en ai jamais su.

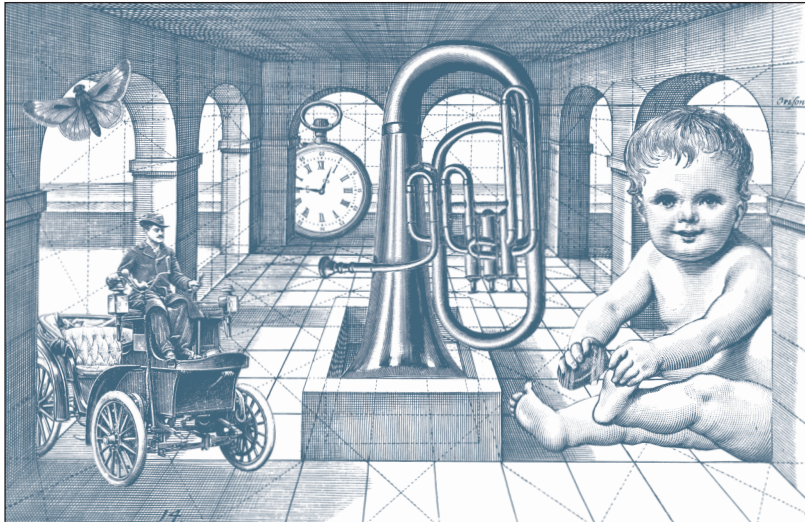


La vie ne doit pas se réduire à l'avenir, chaque moment présent ne doit pas se réduire à imaginer les hommes séduisants que nous marierons, les luxueuses maisons où nous vivrons, les voitures rutilantes que nous conduirons, les beaux bébés auxquels nous donnerons naissance : sans douleur, sans verser de sang, des bébés parfaits nés les yeux ouverts, leurs rêves intacts. Nous approchons tous de l'avenir comme l'avenir s'approche de nous. Nous allons entrer en collision.

Les années passent. Je m'efforce d'être patiente. Je m'efforce de ne pas mettre la charrue devant les bœufs. Une année cosmique correspond au temps qu'il faut au Soleil pour faire le tour de la Voie lactée : approximativement 225 millions d'années terrestres. Je me demande combien de temps il faudra à l'avenir pour me trouver.

Mon amie Delores a eu un bébé il y a deux mois, une fille, sa première. Delores me dit que maintenant elle rêve du bébé toutes les nuits, le bébé devenu aussi petit qu'une pomme de terre ou aussi grand qu'un bateau. Bien qu'elle raconte cela sur un ton d'autodénigrement, Delores est très fière d'elle, et je suis verte de jalousie. Je lui dis que de tels rêves sont sans doute communs chez les nouvelles mères. Elle a l'air terrassée. Je me sens coupable d'avoir troublé son petit monde de couches, de seins, d'hormones et d'instinct maternel. Je me sens coupable, mais je suis trop jalouse pour m'excuser.

La nuit, parfois, il me semble que j'entends le bébé pleurer faiblement à des pâtés de maisons de là. Les nuits sont chaudes, les fenêtres sont ouvertes. Quand je rêve du bébé de Delores qui est gros comme



un bateau, il serre un objet mystérieux dans sa main droite. Quand j'y regarde de plus près, l'objet se révèle être, selon le cas, une ancre, un sandwich au rosbif ou un pain de savon jaune et glissant. Quand je rêve du bébé de Delores qui est petit comme une pomme de terre, des racines blanches germent de ses yeux et son sourire est impénétrable. On entend de nouveau le tic-tac d'une horloge, une horloge rouge en forme d'utérus vide.

Je me réveille avec la fièvre en songeant que les bébés pleurent si on leur montre le dessin d'un visage humain doté de trois yeux et d'un sourire à l'envers. Peut-être cela explique-t-il l'aversion que j'ai depuis toujours pour les clowns. Il fait encore noir, la chambre fourmille d'ombres informes. Je reste étendue dans mon lit à regarder le plafond : peinture blanche, quelques fissures dans le plâtre, quatre mouches mortes dans le plafonnier. La nuit sort par la fenêtre. Le lever du soleil est stupéfiant.

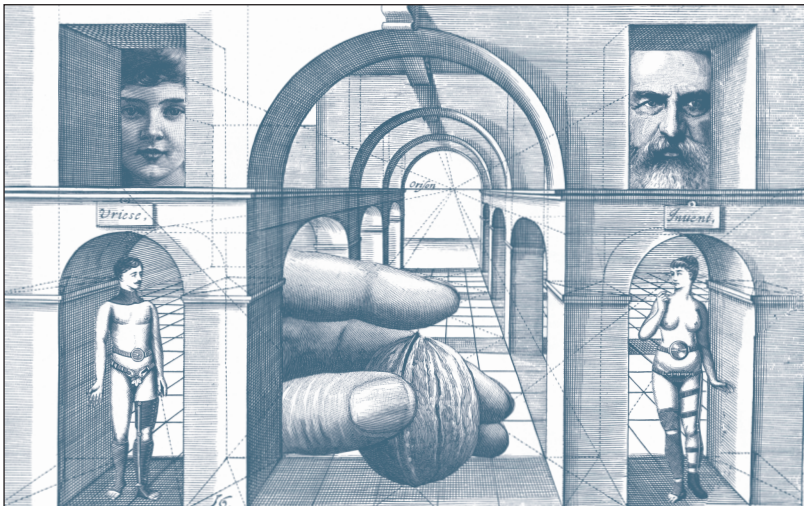
L'horizon est toujours à la hauteur des yeux, qu'on soit debout ou assis. Je me demande où va l'horizon quand il n'y a personne pour le regarder ? Je n'arrive toujours pas à voir au-delà de l'arbre qui cache la forêt. Tout le monde a besoin de croire en quelque chose. Au bout du compte, la qualité de votre vie est déterminée par les choses et les gens que vous avez aimés, et combien vous les avez aimés.

On nous a tous répété maintes fois que l'amour est aveugle. Mais j'ai découvert que ce n'est pas tout à fait exact. Il me semble que tomber amoureux vous fait voir des choses qui échappent aux autres. Comme : l'honnêteté, l'intégrité, la sagesse, le courage, un avenir où vous serez enfin riche, célèbre et heureux, un avenir où vous serez enfin celui que vous avez toujours été destiné à devenir. Élevé à une altitude bien au-dessus de l'endroit où le commun des mortels patauge platement dans son existence triviale, amoureux vous devenez visionnaire.

La moindre chose devient signifiante. Vous êtes doué, du moins temporairement, d'une vision parfaite. Vous naviguez sans crainte à travers les mondes visible et invisible. Vous n'avez jamais été si gracieux ni si intelligent.

Quand elles ont fait la connaissance de mon dernier amoureux, mes amies ont été polies mais muettement horrifiées. Je le voyais bien. Après, elles se sont écriées : « Mais qu'est-ce que tu lui trouves ? » J'aurais pu tranquillement énumérer un million de choses : le denim délavé tendu sur son entrejambe, l'angle de son cou quand il se penchait pour m'embrasser, le soleil sur ses mains tandis qu'il me tendait un verre de vin, une assiette de saumon, un bol de noix, un avenir où j'obtiendrais enfin ce que je méritais.

Mes amies ont secoué la tête avec inquiétude et demandé : « As-tu perdu la boule ? » J'ai souri d'un air faussement pudique et répondu : « Tout dépend de la façon dont vous regardez la chose. » On aurait dit que le visage de cet amoureux avait toujours été dans un coin de mon esprit, son nom sur le bout de ma langue. J'avais fini d'attendre. J'étais enfin prête à être heureuse. Mes amies m'ont prévenue de faire



attention, mais je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû les écouter. Elles étaient toutes heureuses. Pourquoi ne pouvais-je pas m'essayer encore une fois au bonheur ? D'après ce que je pouvais voir, ce nouvel amoureux avait du potentiel. D'après ce que je pouvais voir, tous mes rêves s'apprêtaient à se réaliser. J'ai dit : « Ne vous fiez pas aux apparences. »

Nos vies, m'imaginai-je, étaient comme des lignes parallèles avançant bras dessus bras dessous, au coude à coude, vers l'horizon où elles finiraient par converger et puis nous disparaîtrions ensemble au pays où ils-vécurent-heureux-et-eurent-beaucoup-d'enfants. C'était après mon séjour dans l'île. Comme l'horizon à la maison était toujours obscurci par des bâtiments, du feuillage et des réminiscences, c'était mon souvenir de ce ménisque de ciel et de mer d'un bleu tropical qui constituait mon point de référence. Je ne savais ni nager ni voler, mais ça ne me semblait pas un problème. J'étais tellement illuminée par l'amour que j'avais l'impression de pouvoir tout faire. Toutes les nuits, je m'allongeais près de lui dans le lit et comptais ses côtes comme les écailles d'un saumon, les cercles d'un arbre. J'étais persuadée que si je l'aimais assez, j'atteindrais à l'immortalité. J'étais prête à laisser l'horizon derrière moi. Il continuait à dormir paisiblement pendant que je l'adorais.

À un certain moment, l'un de nous deux a effectivement disparu, mais pas comme je m'y attendais.

Ce nouvel amoureux s'est révélé être encore une fausse alerte, une crapule ordinaire comme tous ceux qui m'ont aimée et quittée. Hélas, un autre cœur brisé. Non. Le *même* cœur, brisé encore une fois. Pourtant, je n'étais pas prête à admettre que l'amour est aveugle. Quand mes amies me disaient (avec sympathie) : « On te l'avait bien dit », j'insistais pour affirmer que l'amour fait voir des choses qui ne sont pas là. Comme : l'honnêteté, l'intégrité, la sagesse, le courage,

l'avenir, etc. L'amour n'est pas aveugle. L'amour est une hallucination, la distorsion par excellence de la réalité où toutes ces lignes parallèles auxquelles vous avez si longtemps cru deviennent courbes et où toute perspective est perdue. L'amour vous lâche dans une région du monde où l'air est trop rare pour que la vie humaine puisse y subsister longtemps. Pourtant, vous ne pouvez pas voir au-delà du prochain coin et l'horizon devient un mirage.

Vous ne pouvez jamais voir tous les côtés d'un objet à la fois. Parfois on n'a pas le temps de démêler tous les angles. En raison d'expériences pénibles subies à un jeune âge, je suis chroniquement incapable de regarder un bel homme dans les yeux. Je suis passée maître dans l'art des œillades obliques. Historiquement parlant, sa peau douce n'était rien d'autre qu'une irritation de mes cônes et de mes bâtonnets. Je suis bien au fait des imperfections de la vision périphérique.

La logique, comme la beauté, est dans l'œil de celui qui regarde.



Je m'efforce de tirer des conclusions comme on m'a appris à le faire à l'école. Certains raisonnements valables contiennent uniquement des propositions vraies :

Tous les tigres sont des mammifères.

Tous les mammifères ont un cœur.

Donc tous les tigres ont un cœur.

*Tigre ! Tigre ! Feu et flamme / Dans les forêts de la nuit. Où est la forêt ?  
Combien de temps dure la nuit ?*

Un raisonnement contenant des propositions fausses peut aussi être valable :

Tous les oiseaux sont des mammifères.

Tous les mammifères ont des ailes.

Donc tous les oiseaux ont des ailes.

*C'est la poulette grise / qui a pondu dans l'église. Faute de grives, on  
mange des merles. À qui la faute ? Qui mange des merles ?*

Certains raisonnements valables ont des conclusions vraies et d'autres non. Certaines conclusions vraies peuvent être tirées de propositions fausses. La valeur d'un raisonnement n'est pas garante de la vérité de sa conclusion ni de celle de ses propositions.

À qui devrais-je offrir mon raisonnement ?

Mon amie Angela suspectait que je traversais une crise de la quarantaine. Elle est venue pour me sauver. Elle m'a fait une bonne tasse de thé et m'a tapoté les mains, le dos, les épaules, les cheveux.

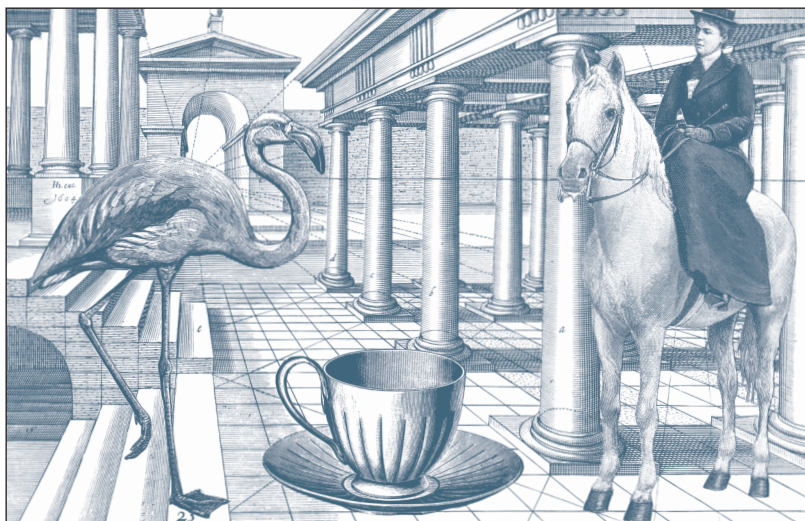
Angela a toujours eu un penchant pour la chose religieuse. Elle a dit qu'elle avait cherché du côté des saints patrons à mon intention car, manifestement, j'en avais grand besoin en ce moment. Tout bien considéré, elle estimait que je devrais m'en remettre à Grégoire le Thaumaturge ou à sainte Rita, qui pouvaient tous deux être invoqués dans les causes désespérées. Grégoire, né vers 213 apr. J.-C. dans ce qui est maintenant la Turquie, était célèbre pour ses miracles spectaculaires : il a entre autres renversé le cours d'une rivière et déplacé une montagne en plus de se métamorphoser lui-même en arbre. Rita a vécu une existence des plus tragiques mais, après sa mort en 1457, elle s'est mise à dégager une ineffable odeur de rose et est maintenant invoquée dans les cas d'infertilité, de solitude, de mariage malheureux et de tumeurs de toutes sortes. Le corps parfumé de sainte Rita est toujours exposé dans une châsse de verre au couvent augustin de Cascia, en Italie, lequel, a suggéré Angela, pourrait être la destination parfaite pour mes prochaines vacances, puisque de toute évidence l'île des tropiques ne m'avait pas réussi.

J'ai écouté mais n'ai rien dit. Je regardais par la fenêtre de la cuisine. Le soleil n'arrêtait pas de briller, même si je souhaitais farouchement qu'il pleuve. Mon voisin de l'autre côté de la rue avait planté un flamant rose en plastique dans la plate-bande devant sa maison. J'ai demandé à Angela si elle savait que les flamants tirent leur couleur rose des minuscules crustacés semblables à des crevettes dont ils se nourrissent. Si on les prive de cette nourriture, leurs plumes deviennent blanches. Angela a dit qu'elle l'ignorait. Mais elle savait que saint Gall était le saint patron des oiseaux parce qu'il avait un jour exorcisé une jeune fille et que le démon avait jailli de sa bouche sous la forme d'un oiseau noir. Dernièrement, toutes nos conversations ressemblent à celle-ci : ridicules, sentimentales et absolument inutiles.

Angela a fini par me demander pourquoi j'étais si déprimée. J'ai dit : « J'essaie de mettre les choses en perspective et je n'aime pas

ce que je vois. » Elle a étudié les feuilles de thé dans ma tasse jusqu'à ce qu'elle y trouve un volcan et un morceau de dentelle. Le volcan, m'a-t-elle dit, symbolisait les sourdes passions susceptibles d'entrer en éruption à tout moment et de réduire ma vie en cendres. La dentelle laissait présager des problèmes compliqués qui obscurciraient mon horizon. Angela ne voit pas de contradiction intrinsèque dans le fait de vivre sa vie en se fondant sur les feuilles de thé aussi bien que sur la vie des saints. Elle est d'avis qu'il vaut mieux prendre l'aide là où on la trouve.

Enfin, elle a tracé le nom d'un bon thérapeute au rouge à lèvres sur la nappe blanche. Elle a dit que, malgré toute l'affection qu'elle me portait, elle ne pouvait rien de plus pour moi.

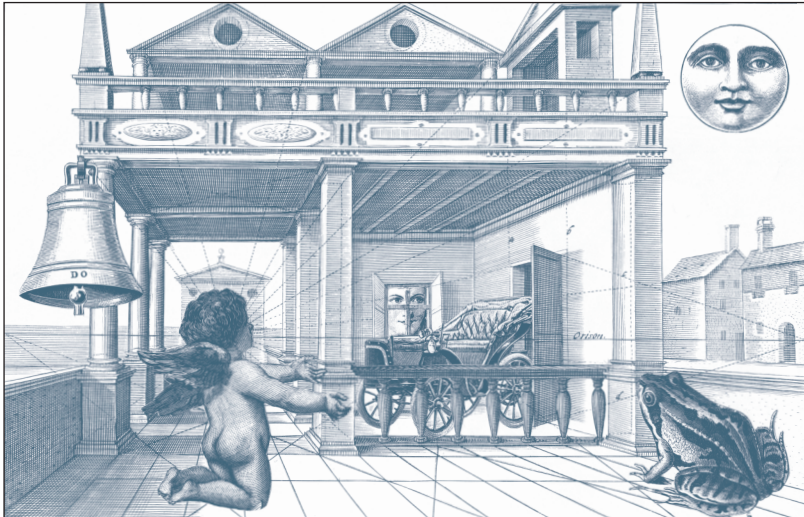


\* \* \*

J'ai passé toute ma vie dehors à regarder à l'intérieur. C'est mon visage à la fenêtre, mon nez écrasé contre la vitre. Toute ma vie j'ai cru qu'un jour il y aurait quelqu'un qui m'emmènerait là où je voulais aller. Maintenant je devrais savoir qu'il ne sert à rien de demander pour qui sonne le glas.

En rétrospective, mes erreurs sont toutes claires et quasi sublimes. On dirait que je vis dans un monde où tous les princes se métamorphosent en crapauds quand on les embrasse trop. Depuis des années, j'essaie d'élucider la nature de l'amour. Cela semble un secret excessivement bien gardé. Ou bien tous les autres le connaissent déjà et refusent de le divulguer, ou bien personne n'est au courant et ils friment tous. Pendant des années, j'ai voulu être exactement comme tout le monde. Pendant des années, j'ai cherché, avec le soleil dans les yeux.

Je sais qu'on ne devrait pas regarder le soleil : on nous a tous prévenus qu'on risquait de devenir aveugles, que nos globes oculaires brûleraient dans nos crânes. Les après-midi où il y a une éclipse solaire, on garde les enfants à l'intérieur pour la récréation.



Même eux, présume-t-on, seraient incapables de résister à la tentation.

On dit que la température à la surface du Soleil est de 5 482 degrés Celsius. On dit que nous avons de la chance d'être à une distance de 149,6 millions de kilomètres. Plus près, nous serions carbonisés. Même un diamant peut brûler, si vous le passez au chalumeau. On estime qu'au centre du Soleil la température, stupéfiante, atteint 15 millions de degrés. Comment sait-on cela ? Comment peut-on mesurer la chaleur du Soleil et survivre ? Rappelez-vous l'histoire d'Icare. Au début de l'ère chrétienne, un homme pris à travailler le jour du sabbat s'était vu donner le choix suivant : être brûlé à mort par le soleil, ou gelé par la lune.

En raison de l'énorme distance qui nous sépare de la source d'illumination, on présume que les rayons solaires sont parallèles. Cela ne peut être déterminé avec certitude que de la perspective des anges.

J'essaie maintenant de voir ma vie entière selon une perspective aérienne. C'est comme tenter de trouver sa maison sur une carte aérienne de la ville. De cet angle, le point de fuite n'est pas du tout près de l'horizon, et tous mes menus problèmes commencent à s'évanouir.

Même si vous pensez être resté immobile pendant une éternité, rappelez-vous que la Terre voyage autour du Soleil à une vitesse moyenne de 107 248 kilomètres à l'heure.

D'une perspective aérienne, les ombres dans la lumière naturelle sont presque dépourvues de perspective. De ce point de vue, il n'y a pratiquement pas d'angle d'illumination.

Le truc, c'est de se rappeler que, même si l'horizon est courbe, nous en apercevons à tout moment une portion si petite qu'il nous semble tracer une ligne droite. Un seul objet (l'objet du désir) peut cacher des kilomètres et des kilomètres de cette ligne. Il peut même bloquer

entièrement l'horizon. Ce phénomène est dû à une distorsion du nom d'*effet de raccourci*. La taille réelle d'un tel objet ne peut être mesurée correctement qu'en rétrospective. Imaginez un brin d'herbe de la taille d'un palmier, un poisson grand comme un zeppelin, la tête d'un homme aussi grosse qu'un continent. Toutes les choses n'ont pas été créées égales. La démocratie est une forme de gouvernement, pas un niveau de vie ou une affaire de perspective.

J'ai atteint l'extrême limite. Ce n'est pas que ce dernier amoureux ait été pire que les précédents, ce cœur brisé plus sanglant que les autres. C'est simplement que je suis fatiguée de faire et refaire sans cesse la même chose en espérant obtenir un résultat différent. Je commence à comprendre les mécanismes de la cause et de l'effet.

Je vais continuer d'avancer vers l'horizon, le point de fuite et l'avenir. Ma vie va continuer sur son erre d'aller, mue par sa propre impulsion narrative. Le truc, c'est de se rappeler que la théorie de la perspective est fondée sur le fait que, de chaque point d'un objet observé, un rayon de lumière atteint l'œil en ligne droite. Il n'est pas nécessaire de connaître la vitesse de la lumière pour comprendre cela et modifier sa vie en conséquence.

J'imagine que, si je regarde assez attentivement (assez loin, assez profondément, assez longtemps), je finirai par être capable de voir ces lignes rayonner à partir de chaque objet à des angles précis jusqu'au point de fuite. Elles doivent être comme les fils d'une toile d'araignée, visibles seulement dans une certaine lumière, à certains moments de la journée, sous un certain angle. Vous les avez vus : ces filaments soyeux tendus entre des branches, des poteaux de clôture, parfois carrément en travers de l'entrée ou de la porte. Vous les avez sentis sur votre visage au matin et les avez chassés d'un geste de la main.

J'apprends à vivre sans désir. Cela m'amène au seuil d'un territoire non cartographié. On dit que les seules régions de la planète qui n'ont

pas encore été explorées sont les 362 millions de kilomètres carrés du plancher océanique. Tout bien considéré, j'ai du mal à le croire.

Nous surestimons l'importance de la majeure partie de ce que nous croyons nécessaire à notre survie. Je pensais autrefois que je mourrais si je ne pouvais pas danser. J'ai finalement accepté de cesser de désirer ce que je ne pouvais pas posséder. Où que j'aille, j'ai l'impression que la terre s'incline en s'éloignant de moi. Si le Soleil était gros comme un ballon de basket, la Terre serait une tête d'aiguille.

J'apprends à vivre avec le paradoxe selon lequel l'horizon, quand je finirai par l'atteindre, sera sans doute très différent de ce que je m'imaginai.

À mon arrivée, je m'attends à ce que mon équilibre soit rétabli et à pouvoir traverser la corde raide de l'horizon avec un flegme parfait. Alors je saurai où s'en va le monde et pourquoi.



Imaginez un train avançant juste sur la ligne d'horizon. Le panache de fumée de sa locomotive ressemble à une plume sur le ciel d'un bleu cristallin. Je serai à bord de ce train, je voyagerai léger.

Il doit y avoir plus que l'amour dans la vie. Il doit y avoir pire que d'être seul. Peut-être le truc consiste-t-il à se rappeler que même les angles et les ombres d'une petite pièce vide doivent respecter le protocole de la perspective. Examinez l'inertie absolue des coins où les trois angles droits doivent converger.

De la fenêtre de ma cuisine, je peux voir des maisons de briques, des tulipes jaunes, le flamant rose de mon voisin et une voiture bleue qui roule vers le nord. Je peux même voir le dos d'un immeuble à logements à trois pâtés de maisons d'ici. Je peux voir un petit oiseau brun dans un grand arbre vert. Je peux voir ces nombreux fils électriques grâce auxquels nous sommes tous liés les uns aux autres et au reste du monde. Mais d'ici je n'arrive pas à saisir ne serait-ce qu'un aperçu de l'horizon.

J'ai déjà lu quelque part que Cupidon était le fils de Mars et de Vénus, la déesse de l'amour, ce qui a été plus tard contredit par une autre source affirmant que le père de Cupidon était plutôt Mercure, le messager des dieux. Personnellement, je préfère la première version, où Cupidon a été engendré par le dieu de la guerre. Ça me semble parfaitement logique.

La surface de la planète Mars est couverte de canyons et de volcans, dont le plus haut est le mont Olympe, beaucoup plus élevé que toutes les montagnes de la Terre. Pendant des années, on a cru qu'il pouvait y avoir de la vie sur Mars, mais on sait maintenant que les températures y sont trop froides et l'air trop rare. Sur Mars, les rayons ultraviolets du Soleil suffisent à tuer tout être vivant.

Sur Vénus, on a mesuré la température à la surface à 476 degrés Celsius, même la nuit. L'atmosphère vénusienne est constituée presque uniquement de dioxyde de carbone et les nuages sont faits d'acide sulfurique. La quasi-totalité des accidents de terrain sur Vénus ont été nommés en l'honneur de femmes, tant réelles que mythologiques : Ishtar, Aphrodite, Earhart, Nightingale, Cléopâtre et Colette.

Mars et Vénus sont décrites comme des *planètes inférieures*. Ce n'est pas un jugement de valeur. Ça signifie simplement que leur orbite est plus petite que celle de la Terre qui, dans ce modèle, est toujours au centre de l'univers. D'ici, Vénus et Mars ne sont que deux boules de plus dans le ciel.

Maintenant que j'ai finalement réussi à me débarrasser de toute cette poussière que j'avais dans les yeux, je me rends compte que j'ai tout le temps au monde. Le truc, c'est de se rappeler que l'horizon, comme l'avenir, est toujours là : même quand il est minuit et que vous retenez votre souffle, les yeux fermés, même quand il y a des années que vous n'avez pas réussi à l'apercevoir. Le truc, c'est de se rappeler que, même si les lois de la perspective veulent que toutes les lignes, en s'éloignant, doivent converger vers l'horizon, en réalité, selon les lois de la vraie vie, il n'en est rien.

Quand vous êtes-vous demandé pour la dernière fois :

Quelle est la température du Soleil ?

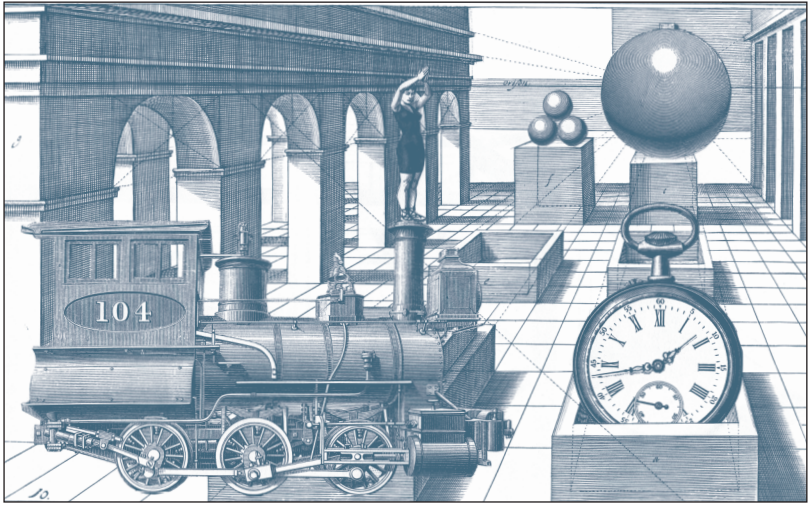
Quel âge a la Lune ?

Qui a inventé la roue ?

Qui a découvert la vitesse de la lumière ?

Qui est le saint patron des promesses ?

Quelle a été ma première erreur ?





## SOURCES DES ILLUSTRATIONS



Certaines des gravures reproduites dans cet ouvrage apparaissent sous leur forme originale. D'autres illustrations consistent en collages créés par l'auteure.

Les gravures sont tirées de :

*Images of Medicine: A Definitive Volume of More than 4,800 Copyright-free Engravings*, sous la direction de Jim Harter (Bonanza Books, New York, 1991) ainsi que des ouvrages suivants, de la Dover Pictorial Archive Series (Dover Publications, New York) : *200 Decorative Title-Pages* (Alexander Nesbitt) ; *3,800 Early Advertising Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Albinus on Anatomy* (Robert Beverly Hale et Terence Coyle) ; *Animals* (Jim Harter) ; *Cesare Ripa: Baroque and Rococo Pictorial Imagery* (Edward A. Maser) ; *Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Decorative Alphabets and Initials* (Alexander Nesbitt) ; *A Diderot Pictorial Encyclopedia of Trades and Industry: Volumes One and Two* (Charles C. Gillispie) ; *The Doré Bible Illustrations* (Millicent Rose) ; *Early American Locomotives* (John H. White, Jr.) ; *Food and Drink* (Jim Harter) ; *Goods and Merchandise* (William Rowe) ; *Handbook of Renaissance Ornament* (Albert Fidelis Butsch) ; *Harter's Picture Archive for Collage and Illustration* (Jim Harter) ; *Historic Alphabets and Initials* (Carol Belanger Grafton) ; *Love and Romance* (Carol Belanger Grafton) ; *Men* (Jim Harter) ; *Montgomery Ward & Co. Catalogue and Buyers' Guide*, n° 57, Spring and Summer 1895 (Boris Emmet) ; *Music* (Jim Harter) ; *The New Testament* (Don Rice) ; *Old-Fashioned Animal Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Books, Reading and Writing* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Illustrations of Children* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Nautical Illustrations* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Romantic Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Old-Fashioned Transportation Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; *Perspective: Jan Vredeman de Vries* (Adolf K. Placzek) ; *Picture Book of Devils, Demons and Witchcraft* (Ernst et Johanna Lehner) ; *Picture Sourcebook for Collage and Decoupage* (Edmund V. Gillon, Jr.) ; *Trades and Occupations* (Carol Belanger Grafton) ; *Transportation* (Jim Harter) ; *Victorian Women's Fashion Cuts* (Carol Belanger Grafton) ; et *Women* (Jim Harter).

## RÉFÉRENCES ET REMERCIEMENTS



Les informations présentées dans ces histoires ont été glanées à diverses sources, parmi lesquelles :

*Atlas of Stars and Planets: A Beginner's Guide to the Universe*, de Ian Ridpath (Facts on File, 1993) ; *The Book of Answers : The New York Public Library Telephone Reference Service's Most Unusual and Entertaining Questions*, de Barbara Berliner, Melinda Corey et George Ochoa (Prentice Hall Press, 1990) ; *The Compass in Your Nose and Other Astonishing Facts about Humans*, de Marc McCutcheon (Jeremy P. Tarcher, Inc., Los Angeles, 1989) ; *Fodor's 96 Europe*, sous la direction de Linda Cabasin (Fodor's Travel Publications, 1995) ; *The New Illustrated Universal Reference Book* (Odhams Press, London, 1933) ; *Perspective for Artists*, de Rex Vicat Cole (Dover Publishing, 1976) ; *Planets and Satellites* (Barron's Educational Series, 1993) ; *Saints Preserve Us!*, de Sean Kelly et Rosemary Rogers (Random House, 1993) ; et *Why Eve Doesn't Have An Adam's Apple: A Dictionary of Sex Differences*, de Carol Ann Rinzler (Facts on File, 1996).

Dans leur version originale, certains de ces textes ont déjà fait l'objet d'une publication sous une forme légèrement différente. « Forms of Devotion » (« Dix formes de dévotion ») est paru dans *Saturday Night* (Toronto, avril 1996). « The Spacious Chambers of Her Heart » (« Les spacieuses chambres du cœur ») a été publié dans *Border/Lines* (n° 28, Toronto, 1993) et dans *Story* (Cincinnati, automne 1996). « Body Language » (« Langage corporel ») a d'abord paru dans *Exile* (vol. 18, n° 2, Toronto, 1994) et dans *Story* (Cincinnati, printemps 1997).

Je tiens à remercier le Conseil des arts du Canada et le Conseil des arts de l'Ontario de leur généreux soutien financier.

Pour leur confiance inébranlable et leurs formes de dévotion bien à eux, je suis profondément reconnaissante envers mes amis Marilyn Simonds et Wayne Grady, Carla Douglas et Jim Kane, et Katherine Lakeman. Merci à Lois Rosenthal, chez *Story* ; à mon agente, Bella Pomer ; à mes éditrices, Mindy Werner et Phyllis Bruce ; et particulièrement à Alex, mon cher fils.

DE LA MÊME AUTEURE :

*Tendres morsures*, Autrement, 2002

## DÉJÀ PARUS CHEZ ALTO

Nicolas DICKNER  
Nikolski

Clint HUTZULAK  
Point mort

Tom GILLING  
Miles et Isabel ou  
La belle envolée

Serge LAMOTHE  
Le Procès de Kafka et  
Le Prince de Miguasha  
(théâtre)

Thomas WHARTON  
Un jardin de papier

Patrick BRISEBOIS  
Catéchèse

Paul QUARRINGTON  
L'œil de Claire

Alexandre BOURBAKI  
Traité de balistique

Sophie BEAUCHEMIN  
Une basse noblesse

Serge LAMOTHE  
Tarquimpol

C S RICHARDSON  
La fin de l'alphabet

Christine EDDIE  
Les carnets de Douglas

Rawi HAGE  
Parfum de poussière

Sébastien CHABOT  
Le chant des mouches

Marina LEWYCKA  
Une brève histoire du tracteur  
en Ukraine

Thomas WHARTON  
Logogryphe

Howard MCCORD  
L'homme qui marchait sur la Lune

Dominique FORTIER  
Du bon usage des étoiles

Alissa YORK  
Effigie

Max FÉRANDON  
Monsieur Ho

Alexandre BOURBAKI  
Grande plaine IV

Lori LANSENS  
Les Filles

Nicolas DICKNER  
Tarmac

Toni JORDAN  
Addition

Rawi HAGE  
Le cafard

Martine DESJARDINS  
Maleficium

**Anne MICHAELS**

Le tombeau d'hiver

**Dominique FORTIER**

Les larmes de saint Laurent

**Marina LEWYCKA**

Deux caravanes

**Sarah WATERS**

L'Indésirable

**Hélène VACHON**

Attraction terrestre

**Steven GALLOWAY**

Le soldat de verre

**Catherine LEROUX**

La marche en forêt

**Christine EDDIE**

Parapluies

**Marina LEWYCKA**

Des adhésifs dans le  
monde moderne

**Lori LANSSENS**

Un si joli visage

**Karoline GEORGES**

Sous béton

**Annabel LYON**

Le juste milieu

**Dominique FORTIER**

La porte du ciel

**David MITCHELL**

Les mille automnes de Jacob  
de Zoet

**Larry TREMBLAY**

Le Christ obèse

**Marie Hélène POITRAS**

Griffintown

**Margaret LAURENCE**

Une maison dans les nuages

**Patrick deWITT**

Les frères Sisters

**Serge LAMOTHE**

Les enfants lumière

**Isabelle FOREST**

Les laboureurs du ciel

**Andrew KAUFMAN**

Minuscule

**Hélène VACHON**

La manière Barrow

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et  
Bibliothèque et Archives Canada

Schoemperlen, Diane

[Forms of Devotion. Français]  
Encyclopédie du monde visible  
Traduction de : *Forms of Devotion*

ISBN 978-2-89694-107-0

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre. III. Titre : *Forms of Devotion*. Français.  
PS8587.C457F6714 2013 C813'.54 C2012-942569-9  
PS9587.C457F6714 2013

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts  
du Canada et la Société de développement des entreprises  
culturelles du Québec (SODEC).

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour  
nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise  
du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition  
de livres – Gestion SODEC.

© Diane Schoemperlen, 1998  
Titre original : *Forms of Devotion*  
Éditeur original : HarperCollins Canada, 2001

ISBN : 978-2-89694-107-0  
© Éditions Alto, 2013